

Études littéraires africaines

KEITA Fatou, *Rebelle*, Paris, présence africaine/Abidjan, NEI, 1998, 232 p.

Rodolphine Wamba



Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042112ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042112ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wamba, R. (1999). Compte rendu de [KEITA Fatou, *Rebelle*, Paris, présence africaine/Abidjan, NEI, 1998, 232 p.] *Études littéraires africaines*, (7), 58-59. <https://doi.org/10.7202/1042112ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ KEITA FATOU, *REBELLE*, PARIS, PRÉSENCE AFRICAINE/ABIDJAN, NEI, 1998, 232 P.

Une nouvelle voix porteuse d'ambition littéraire s'élève pour dénoncer, une fois de plus, la condition de la femme africaine. Il s'agit de Fatou Keita. Cette ivoirienne, enseignante à l'université de Cocody à Abidjan, excellait jusque-là dans la littérature pour jeunesse ; genre qui lui a valu au demeurant plusieurs distinctions honorifiques tant sur le plan national qu'international. *Rebelle* est son premier roman.

Ce texte de type classique qui s'ouvre sur le récit du dernier épisode de l'histoire est construit sur un mouvement d'aller-retour. Il s'agit d'un voyage circulaire effectué par une jeune africaine, Malimouna. A quatorze ans, Malimouna doit "subir son destin. Celui d'une femme." (p. 29) Son père l'avait depuis longtemps promise à un de ses amis, le riche commerçant Sando. Et le compte à rebours commence pour la fillette. Ce qu'elle redoute, ce n'est pas la première nuit de noces qu'elle va passer avec son mari qu'elle ne connaît d'ailleurs pas, encore moins le drap blanc qu'on lui remet et sur lequel on doit lire sa virginité le lendemain matin. Elle appréhende la réaction de ce dernier lorsqu'il découvrira qu'elle est "une femme de mauvaise vie" (p. 24) pour avoir conservé "ce petit bout d'elle-même (...) si doux au toucher." (p. 28). De fait, une fois le pot aux roses découvert, la vie de celle qui s'est soustraite à une pratique ancestrale rentre dans une phase de turbulence.

Pour ne pas se retrouver au banc de la société, Malimouna s'enfuit du domicile conjugal la même nuit. Commence alors la marche vers des lendemains insondables. Partie analphabète de Boritouni son village natal, elle se retrouve dans "un vrai quartier populaire africain en plein coeur de Paris" (p. 77), l'Afrique en miniature. Là aussi, elle assiste à toutes sortes de violences faites aux femmes et prend résolument la décision de "lutter pour aider ses sœurs." (p. 95). Pour se donner les moyens de son ambition, l'instruction s'avère la véritable arme. Elle s'inscrit alors aux cours du soir et obtient le diplôme d'assistante sociale. Elle sait que la tâche sera ardue et qu'il lui faudra beaucoup de doigté. Une fois de retour au pays, elle revitalise l'A.A.F.D (Association d'Aide à la Femme en Difficulté). Cette self-made (wo)man doit avant tout convaincre ses sœurs que la solution à leurs problèmes passe par l'instruction. Ainsi, plus averties, elles lutteraient plus efficacement contre toutes les injustices institutionnalisées dont elles sont victimes et qu'elles acceptent trop naturellement.

S'il est vrai que la femme est "le sel et le moteur", "l'étoile qui illumine la nuit, la nuit qui génère le jour, l'eau sans laquelle la vie n'est pas" (Calixte Beyala), il n'en reste pas moins vrai (pour Fatou Keita) que le "mieux-être" auquel elle aspire ne sera efficient qu'en associant les hommes au combat. C'est là la différence fondamentale entre la Camerounaise Calixte Beyala et l'Ivoirienne Fatou Keita. Pendant que

l'une affirme que "la femme est un tout, elle n'a qu'à croire. Point final", l'autre est convaincue qu'il ne faut pas se mettre à dos "les maris, que la seule idée d'indépendance concernant leurs femmes horripilait." (p.106). Fatou est extrêmement prudente et s'autocensure même. Elle ne parle pas de liberté de la femme, mais de "mieux-être". Et ce mieux-être est marqué dans l'évolution même du personnage. Contrairement aux personnages féminins de Beyala qui volent le plus souvent bien bas, celle de Keita est l'exemple d'une femme à l'avenir prometteur, "une fierté en marche". *Rebelle* est le récit d'une femme en devenir.

Dans une langue impeccable et d'une sobriété toute classique, usant d'un style clair sans recherche particulière, Fatou Keita montre, à travers le périple de son héroïne, que, bien que les pays soient différents, la femme reste la femme sous tous les ciex. Elle est toujours en situation.

Rebelle est l'expression profonde d'une sensibilité féminine sincère.

■ Rodolphine WAMBA

Université de Dschang (Cameroun)

CÔTE-D'IVOIRE

■ KONÉ, AMADOU, *LES COUPEURS DE TÊTES*, ROMAN, CÉDA / SÉPIA, ABIDJAN, PARIS, 1997, 191 PAGES.

Après un long silence de plus de dix ans, Amadou Koné revient à la littérature avec ce bref roman. Malgré cette interruption, le ton général, toujours très critique, n'a guère changé depuis *Sous le pouvoir des Blakoros*, dont les deux tomes, *Traites* et *Courses*, datent de 1980 et 1982. La capitale africaine se nomme toujours Blakorodougou, mais la situation a empiré et le ton est devenu beaucoup plus amer, en accord avec l'afro-pessimisme ambiant.

Le roman est écrit à la première personne et donc fortement centré sur le narrateur-personnage surnommé "l'Homme né avant son père" parce qu'il porte le nom de son grand-père. Ce "nom-devise" semble en faire un vieillard avant l'heure, un être totalement déphasé, inadapté et inadaptable. Le roman raconte un très sombre "retour au pays natal". Le narrateur revient de France où il a vécu quinze années de misère en faisant de vagues études d'architecture inabouties. La femme qui lui avait été envoyée par sa famille s'est prostituée pour lui, puis suicidée. Nous sommes en plein mélodrame.

Mais la situation empire encore quand cet "homme sans qualités", victime d'une migraine permanente et d'un incessant besoin de dormir, se retrouve, sans vraiment savoir pourquoi, au pays. Il a répondu à l'invitation de son ami d'enfance, Kloh Issiaka, surnommé "l'Homme qui s'entertera lui-même après sa mort", qu'il découvre au fond d'un bureau minable du Ministère de la Construction et de l'Urbanisme. Leurs retrouvailles sont de courte durée. La mort annoncée se produit dans des conditions étranges. Dès lors, l'Homme-né-avant-son-père se lance dans une